

## LE SYMBOLIQUE ET LE SACRÉ

Imaginons l'Afrique du Nord il y a près de dix millénaires, au début du Néolithique. La désertification de l'immense Sahara, amorcée des siècles plus tôt, s'intensifie. Repoussés par la sécheresse, des hommes vont lentement migrer, s'installer progressivement là où la vie reste possible : sur les rives de la Méditerranée au nord, au bord de l'Atlantique à l'ouest, dans les zones sahéliennes au sud – où subsiste encore une faune importante – et, ça et là, dans quelques oasis, derniers îlots d'humidité perdus dans l'immensité du désert, qui seront abandonnés un jour ou l'autre. Vers l'est, des tribus errantes seront sans doute contenues naturellement par le Nil. Ces premiers Égyptiens vont d'abord adopter une vie semi-nomade, puis, devenus sédentaires, ils se regrouperont peu à peu en villages au bord de la fertile vallée du grand fleuve.

Il y a environ 8 000 ans, le climat de l'Égypte change très vite, évolue, devient encore plus sec : le désert progresse aux abords du Nil. Bientôt, ses rives voient le début de la domestication des animaux et de l'élevage, et le travail de la terre – les premières céréales sont fauchées il y a 6 600 ans. Les hommes doivent s'adapter, changer petit à petit leur manière de vivre, envisager différemment leur environnement proche. Imaginent-ils déjà un ailleurs, un au-delà ? Égyptologues, historiens et préhistoriens estiment que l'évolution des modes de vie, de pensées, des rapports à la nature et au surnaturel de ces populations n'a pas évolué en phases ou en périodes plus ou moins distinctes. Pas de rupture discernable mais plutôt un très long processus se déroulant sur des siècles.

La préhistoire de l'Égypte ne repose que sur des théories, des hypothèses, difficilement vérifiables en l'état actuel des recherches qu'apportent l'archéologie, la linguistique, l'anthropologie, l'ethnologie, l'ethnozoologie, l'étude des mythes et des religions. Dans le *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Jean Yoyotte précise : « L'étude des cultes locaux de l'Égypte historique montre que, dans la nuit des temps, un corps de croyances particulières s'imposa en chaque terroir nouvellement conquis sur les eaux. C'est à ces déités et à ces tabous animistes que s'accrochera le tribalisme religieux qui sera toujours ancré, sur les mêmes terroirs, à l'époque des Césars chrétiens. Ce sont ces envoûtements des forces fécondantes, ces rites de guerre, de chasse et de pêche, sortis de la préhistoire et hiératiquement fossilisés qui donneront sa tenue obstinément "primitive" à la haute culture pharaonique. »

Nagada, le nom d'un village, est un site de fouilles réputé, proche de Dendera, à trente-cinq kilomètres au nord de Louxor, où a été retrouvé beaucoup d'éléments qui permettent de mieux éclairer les soubresauts culturels et culturels des fondements de l'histoire égyptienne. La période de Nagada I, qui s'étend entre 6 500 et 6 000 ans environ, connaît déjà le travail de l'or et du cuivre, le tissage et la menuiserie, les premières tombes et divers rituels funéraires. Des artistes

s'exercent sur des vases en poterie et des objets en céramique, avec notamment des représentations géométriques inspirées de végétaux, mais aussi les premiers animaux, gazelles, poissons, lycaons, girafes, autruches.

Entre 6 000 et 5 500 ans, c'est la période dite de Nagada II. La désertification s'accroît. Les premières vraies cités sont créées au bord du Nil, sur des lieux échappant à la crue annuelle. Sous l'impulsion de chefs tribaux ou claniques – ceux qui devraient devenir un peu plus tard des rois –, et d'une société qui se hiérarchise, l'art se développe très vite. De cette époque, on a découvert de magnifiques vases en terre décorés, et les fameuses palettes à fard zoomorphes, pour la plupart en schiste, où l'on écrasait le fard servant aux maquillages rituels. Des croyances et des superstitions de plus en plus élaborées voient peu à peu le jour, avec déjà l'existence possible de temples rudimentaires construits avec des végétaux – papyrus, roseaux, palmiers. Les morts sont enterrés au cours de cérémonies (une nécropole de 3 000 tombes a été mise à jour sur le site de Nagada). Dans leurs tombeaux, faits de briques d'argile, parfois assez vastes, les défunts ont été déposés, près d'eux, des objets et des figurines animales – faucons, taureaux, hippopotames, lions – qui peuvent être apparentés à des divinités.

Les premiers rois égyptiens, sur lesquels on ne dispose que de rares informations – juste de nombreux indices de sépultures –, portent tous des noms d'animaux : roi-faucon, roi-lion (**met-on des majuscules et un trait d'union ?**)... Objet de nombreuses controverses et de polémiques entre égyptologues, d'autres rois auraient régné à cette époque : roi-coquillage, roi-taureau, roi-éléphant (**idem ?**)... Il y a environ 5 200 ans – période de Nagada III –, leur capitale, près d'Abydos actuel, est la ville de This, d'où le nom d'époque thinite, "l'adolescence du monde pharaonique", comme la qualifie Jean Yoyotte. Ces rois du Sud ne régnaient pas sur l'Égypte entière, mais certains ont dû commencer à conquérir de nouveaux territoires, de nouvelles cités, combattant des rivaux et étendant ainsi leur pouvoir, amassant toujours plus de richesses. L'un des premiers pharaons, connu et avéré, règne dans ces contrées, la Haute-Égypte, il y a environ 5 100 ans. On ne sait pas s'il se faisait appeler Roi-Scorpion, mais cet animal est son emblème. Dans le même temps, au nord du pays, près du delta du Nil, d'autres cités voient le jour et, selon le même schéma qu'au sud, des chefs de clans prennent de plus en plus de pouvoir dans ce que l'on dénomme la Basse-Égypte. Un jour, un chef du sud a dû vouloir conquérir le nord, ou vice-versa. Dès lors, durant trois millénaires et de façon ininterrompue, chaque pharaon, au cours de son règne, n'aura qu'un seul but, qu'une seule obsession : unifier et régner sur les deux terres, la Basse et la Haute-Égypte. Ces deux entités resteront bien distinctes, y compris dans les symboles. Le pharaon porte toujours la double couronne. Deux animaux deviennent les figures emblématiques de la Basse et de la Haute-Égypte, respectivement le cobra (Oudjyt) et le vautour (Nekhbet), souvent associés, debout sur une corbeille, comme symbole de la réunification des deux terres. Le vautour fauve sert de

modèle pour la représentation de Nekhbet, mais d'autres vautours sont présents en hiéroglyphes, notamment les vautours percnoptère et oricou.

Narmer est peut-être l'un des proches successeurs du Roi-Scorpion. Considéré comme le dernier pharaon de la dynastie 0, il est néanmoins parfois assimilé à Ménès, premier pharaon de la 1<sup>ère</sup> dynastie. Vieille d'environ 5 000 ans, la palette de Narmer, conservée au musée du Caire, révèle parmi les plus anciens hiéroglyphes connus, mais surtout les premiers symboles religieux et cosmogoniques de cette incroyable religion qui se met en place. Document historique d'importance, elle est découverte en 1894 par des chercheurs anglais à Hiéraconpolis, aujourd'hui El-Kâb. En schiste vert, la palette représente *a priori* la première image symbolique de l'unification de l'Égypte. Au recto, le roi Narmer, coiffé de la couronne blanche de la Haute-Égypte (la mitre), tenant des ennemis par les cheveux et les menaçant avec une massue ; près de lui, un faucon, Horus, posé sur six pieds de papyrus, saisit un prisonnier dans ses serres, signifiant que le nord du pays, le delta, a été soumis par le pharaon. Au sommet de la palette, dans les angles, sont dessinés deux visages de la déesse Hathor à tête de vache. Au verso, le roi porte la couronne rouge de la Basse-Égypte, le mortier ; deux énormes lions ou léopards fantastiques, aux longs cous entrelacés créent un rond parfait, peut être symbole du soleil, Ré ; le roi Narmer est aussi représenté sous la forme d'un taureau, symbole de force. Les hiéroglyphes gravés sur cette palette constituent la titulature du roi, ou protocole pour les anciens Égyptiens (nar = poisson – mer = ciseau) .../...